

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 35 (1897)
Heft: 47

Artikel: Cheveux gris
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-196561>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 14.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

d'arrêts qu'on prenait et dont on se glorifie comme d'actions éclatantes. Si l'amateur en question a fait récemment un camp ou une campagne quelconque : oh ! alors réjouissez-vous ! Vous entendrez des histoires fabuleuses qui n'arrivent qu'à lui seul, des prouesses héroïques dont le récit sera répété dix fois dans la même heure ; vous serez promené avec le narrateur dans tous les endroits où il a plu de boire des chopes ou des chopines ; vous en saurez le détail innombrable, car, pour beaucoup de ces héros, cela fait partie essentielle des devoirs d'un vrai soldat ; enfin, vous, qui êtes un homme pacifique, vous ne pourrez jamais avoir une conversation selon vos goûts, lorsque vous deviendrez momentanément la proie d'un de ces belliqueux personnages.

Passons maintenant à la scie en matière politique, qui se pratique surtout dans les établissements publics et, nuitamment, dans les caves, lors d'élections prochaines. Il est certain que, dans ces occasions-là, tout citoyen qui ne vit pas dans l'indifférence sur les affaires de son pays s'en préoccupera plus ou moins, aussi ne met-on point en cause les sages et modérés, mais ceux qui vont de lieu en lieu prenant les gens à part pour leur scier principes et opinions, au moyen de discours interminables. Ces beaux discours ont la rage, en tout temps, de parler politique, et il est à remarquer qu'en général ils sont opposés à l'ordre de choses existant, car, s'ils étaient satisfaisants, la matière à discuter leur manquerait. Dans les moments de crise, leur goût dominant se donne largement carrière ; on a peur de les rencontrer, tant ils sont habiles à vous accaparer, à vous retenir par un bouton de votre habit pour vous obliger à les écouter, en vous faisant croire qu'ils ont encore du nouveau à vous apprendre, tandis que c'est absolument les mêmes choses.

Bien d'autres marottes pourraient trouver leur place dans ce petit abrégé de la sottise humaine, mais laissons-les pour dire quelques mots d'une variété de l'espèce des scies, que l'on nomme tout crûment, dans le canton de Vaud, des *pedzes*, tandis qu'en France ce sont des *collants*, terme plus convenable, mais moins énergique que le premier. Les *pedzes* sont des êtres qui ne vous ne fatiguent pas de longs discours, leur spécialité consiste à s'établir d'une manière si stable dans tel ou tel local, et chez vous, par exemple, qu'on dirait qu'ils sont rivés au siège qu'ils occupent. Souvent ils sentent eux-mêmes que leur présence a assez duré et qu'ils devraient se retirer, mais un charme magique semble les cloîtrer à leur place avec tant de force, qu'ils ne savent où en prendre suffisamment pour s'en arracher. Ils restent là, disant de temps à autre : « Il faut que je m'en aille, je devrais être parti depuis longtemps », et cela comme une excuse à la longueur de leur visite. Ces pauvres gens ont encore un certain tact, mais craignez alors l'arrivée de ces *pedzes* qui croient vous charmer en s'établissant chez vous pour un temps indéfini, lorsque vous avez cent choses qui réclament votre présence partout ailleurs, qui s'obstinent à ne plus vous abandonner et avec lesquels vous devez vous montrer presque grossier pour vous en débarrasser enfin. Cette sorte d'importuns devrait bien se corriger pour que la sotte dénomination de *pedze* puisse disparaître du glossaire vaudois.

S.

Lè bougnets et lè tschoux.

Cropatton et Bistoque démâoravont dein n'a maison on pou foranna et lão dou ménâdzo s'accordâvont adrâi bin.

Quand Bistoque avâi fauta d'on coup dè man à la tserri, Cropatton étai quie po lo lâi bailli et quand faillai cauquon à stusse po détserdzi on

tsai dè fein àobin dè fémé, l'allâvè criâ son vesin. Fasint boutséri per einseimbllo et sè cauchenâvant dein lè banquès quand l'aviont fauta d'ardzein po allâ pè lè fairès, enfin quiet, viquessant coumeint dou bons frarès-compagnons.

Lão fennès fasint assebin bon ménâdzo, et, coumeint l'hotô à Bistoque étai drâi vis-à-visse d'ein face dè cé à Cropatton, lè duès pernnettès allâvont adé cotterdzi l'ena tsi l'autra. Se per hazâ, la Lizette à Cropatton manquâvè dè buro, le tracivè ein eimpromtâ tsi sa vesena et se la Caton à Bistoque avâi fauta dè sau àobin dè venègro, le savâi prâo io alla ein queri. Fasint la buia per indévi po espargni lè dzornâ dâi fennès et po ne pas eimpliyi atant dè bou, dè savon et dè chindrâs.

Mâ la Caton Bistoque étai on bocon pegnette et quand le poivè s'esquivâ de reindrâ, lo

Onna demeindze, la Lizette avâi eimpattâ po férè cauquès bougnets à l'oulhio et la Caton devessâi ein férè assebin, mà, quand stasse eut vouâiti sa burette, motta ! n'yein avâi perein qu'on demi-quart dè verro dedein, assebin le tracé tsi sa vesena que tegnâi dza la pêla et que coumeincivè à férè lè sins :

— Te ne sâ pas, ma pourra Lizette, cein que m'arrevè ? n'è pas prâo d'oulhio po férè mè bougnets, et cein m'eimbêtè on bocon de férè po fu, vâo-tou mè férè on servico ?

— Porquet pas !

— Et bin, laissè mè couâirè mè bougnets dein te n'oulhio ?

— Bin se te vâo ! fâ l'autra.

Et dinse de, dinse fê.

Lo leindéman, la Lizette dévessâi couairè on jambon et la Caton, qu'avâi dâi z'ovrâi cé dzo quie, fasâi n'a pecheinta marmitâ dè soupa à tschoux.

Adon ellia sorcière dè Caton, ne va-te pas vâi la Lizette et l'âi fâ :

— Te sâ, Lizette, lè duès, on sè fâ adé servico et dû que te m'as laissi couâirè hiai mè bougnets dein te n'oulhio, et bin, hoai, te pâo veni couâirè ton jambon dein mè tschoux.

C. T.

Cheveux gris. — Le grisonnement des cheveux vient généralement avec lenteur. On blanchit d'abord aux tempes, les fils d'argent se mêlent aux cheveux, puis la tête grisonne, et, finalement, tourne au blanc. Cependant le blanchissement d'un cheveu isolé peut se faire en une nuit. Les médecins en ont cité plusieurs exemples.

Le vendredi 19 février 1859, selon M. le docteur Parry, la colonne du général Franks, qui opérait dans le sud du royaume d'Oude, eut un engagement près du village de Chamba, avec un corps de rebelles. On fit des prisonniers. L'un d'eux, cipaye de l'armée du Bengale, âgé de 54 ans, fut conduit devant le général pour être interrogé.

« J'eus la possibilité, raconte M. Parry, d'observer ainsi le fait suivant : Le prisonnier désarmé et déshabillé, entouré de soldats, l'armée prête à faire feu, se mit à trembler violemment et apparut comme stupéfié par la peur. Or, sous nos yeux, et dans l'espace d'une demi-heure à peine, ses cheveux, qui étaient d'un noir brillant, grisonnèrent sur toutes les parties de la tête. Un sergent ne put s'empêcher de s'écrier : « Il tourne au gris ». La décoloration s'opéra graduellement, mais elle était complète au bout d'une heure. »

Bichat a affirmé avoir vu un de ses amis devenir tout blanc dans l'espace d'une nuit. On sait d'ailleurs que Marie-Antoinette blanchit presque totalement dans la nuit qui précéda son supplice. Thomson cite le cas d'un ouvrier qui, étant tombé du haut d'un bâtiment qu'il

réparait, réussit à se retenir d'une main à la gouttière. On arriva à son secours, mais ses cheveux étaient déjà passés du noir au gris.

(Annales politiques et littéraires.)

Le médecin de théâtre.

On sait que le seul bénéfice du médecin de théâtre consiste dans le fauteuil qu'on lui réserve gratuitement, et qu'il doit occuper toute la soirée, pour être tout de suite à la disposition des blessés ou des malades. Mais il arrive souvent que le praticien, qui a vu jouer la pièce en cours de représentation une vingtaine de fois, va se promener ou faire des politesses en cédant de temps en temps son fauteuil à un ami ou à un confrère.

M. Ernest Blum raconte à ce sujet, dans les Annales politiques et littéraires, cette amusante et spirituelle anecdote dont il fut le héros :

« Au temps où j'étais jeune et fluet, dit-il, je fis un jour la connaissance d'un tout jeune docteur qui faisait le service du théâtre de la Porte-Saint-Martin. En ce temps-là, je cherchais tous les moyens d'aller pour rien au théâtre. Sur ma prière, le docteur, qui ne demandait pas mieux et qui avait envie d'aller ailleurs, me céda un soir son fauteuil.

Je n'avais pas vu le premier acte que le régisseur vint me chercher à ma place, pour aller immédiatement donner des soins à la jeune première, qui était en train d'avoir une forte crise de nerfs.

Je devins perplexe. Que faire ?...

Sans avoir rien décidé, j'arrivai à la loge de l'artiste qui, en effet, se tordait les bras en poussant des cris aigus. Le directeur était là, anxieux... Allait-elle pouvoir continuer la représentation ?

— Venez, dit-il, sitôt qu'il m'aperçut, venez vite et dites-nous ce qu'il faut faire.

— Hum ! répondis-je, rouge comme plusieurs coquelicots et une sueur glacée au front, je ne sais encore, je vais voir.

Je pris, par contenance, la main de la malade, comme pour lui tâter le pouls ; la malade continua à se tortiller follement. Je ne savais que devenir ?

— Lui avez-vous jeté de l'eau à la figure ? demandai-je.

— Oui.

— Et ça n'a rien fait ?

— Non.

— Eh bien ! alors ne lui en jetez plus.

C'était toujours ça que j'avais trouvé pour montrer ma science ; au fond, c'était assez médical.

— Faites-lui respirer de l'eau de Cologne.

— Elle n'en a pas.

— Allez en chercher !

Le directeur et le régisseur se précipitèrent dehors tous les deux.

Je demeurai seul avec l'artiste, à qui je tapotais dans les mains pour avoir l'air de faire quelque chose. Soudain, l'artiste se calma subitement, ouvrit les yeux et me regarda en riant. Je restai ébahi !

— Docteur, me dit-elle, êtes-vous un bon garçon ?

— Moi, madame, mais...

— Vous êtes jeune, vous devez l'être ; eh bien ! je ne suis pas malade du tout, vous allez probablement finir par vous en apercevoir, mais je voudrais l'être pour avoir un congé de deux ou trois jours dont j'ai besoin ! Aidez-moi !

— Très volontiers, répondis-je, enchanté, d'autant plus que je ne suis pas docteur.

— Bah !

— Non, je remplace un ami ; seulement, ne le dites pas, ça lui ferait perdre sa place.

L'artiste partit d'un éclat de rire formidable. Au même instant, rentrèrent le directeur et le